

tirer, et resté seul dans sa chambre, il se mit au lit sans retard.

Si grande était sa fatigue que, malgré ses graves préoccupations de tout genre, il s'endormit au bout de quelques minutes et ne se réveilla qu'à dix heures du matin, dans une disposition d'esprit presque joyeuse.

Il avait rêvé que la blonde enfant lui souriait, et qu'il plongeait son épée jusqu'à la garde dans la poitrine du marquis d'Hérouville expirant.

\* \* \*

Ce même jour 30 mai 1780, vers les cinq heures de l'après-midi, Pauline Talbot et sa vieille gouvernante, revenant de la promenade quotidienne à la place Royale, franchissaient le seuil de cette maison de la rue de Vendôme, dont nous avons entendu Lorrain parler à son maître pendant la nuit précédente.

Trois corps de bâtiments formaient les trois côtés d'une cour assez vaste, mal entretenue, où l'herbe passait entre les pavés. Une barrière en bois vermoulue faisait place à la porte cochère séparait la cour d'un étroit jardin planté d'une demi-douzaine de vieux tilleuls, taillés jadis à chaque printemps, mais maintenant croissant en liberté et à l'aventure leurs branches luxuriantes.

Au fond du jardin, derrière les arbres, existait un très-petit pavillon élevé d'un seul étage au rez-de-chaussée et servant d'habitation, moyennant un loyer annuel de quatre cent livres, à M. Talbot, à sa fille et à madame Audoin, l'ancienne gouvernante de Pauline.

Faisons tourner sur ses gonds criards la porte de la barrière et pénétrons dans le jardinet.

Rien ne pouvait imaginer de plus frais et de plus charmant que cet enclos de cent mètres carrés à peine. Là tout était soigné comme par les mains du plus habile jardinier. Les allées bien sablées et irréprochablement rectilignes, couraient entre des bordures de bois d'une correction mathématique. Des fleurs simples, mais très variées et de la plus belle venue, remplissaient les plates-bandes et réjouissaient le regard par la vivacité de leurs couleurs.

Une vigne vierge aux larges feuilles d'un vert éclatant grimpa le long de la façade en briques rouges du pavillon, et formait à chaque fenêtre un encadrement de festons.

Pauline Talbot, aussitôt qu'elle eut dépassé la porte du jardin, se mit à courir comme un enfant qu'elle était encore, laissant madame Audoin derrière elle...

Son mantelet de soie s'envola de ses épaules et tomba sur le sable, sans qu'elle prit la peine de le ramasser.

Avec la gracieuse rapidité d'une gazelle, elle pénétra dans le pavillon, elle ouvrit la porte d'une pièce servant de salon et s'élança dans les bras d'un vieillard qui lui rendit ses caresses avec une effusion toute paternelle.

La jeune fille était véritablement digne de faire tourner la tête d'un roi, ainsi que nous avons entendu Lorrain l'affirmer.

Un portrait écrit ne saurait en aucune façon donner à nos lecteurs une idée exacte de sa beauté souveraine et de son charme incomparable.

Agée de seize ans, grande et mince, avec une taille souple, Pauline Talbot avait l'air toute à la fois d'une enfant rieuse et d'une jeune reine.

Une opulente et merveilleuse chevelure du blond cendré le plus doux et le plus rare, couronnait sa petite tête au front grec et semblait la fatiguer du poids de ses nattes et de ses torsades. Son teint offrait la blancheur du lis unie à l'éclat faiblement pourpré des roses naissantes. Ses yeux noirs et ses sourcils bruns formaient le contraste le plus inattendu et le plus piquant avec l'or pâle de ses cheveux, qu'elle avait le bon goût de porter sans poudre.

Ses lèvres, rouges comme du corail humide, et presque constamment écartées par le sourire, laissaient voir des dents éblouissantes.

En contemplant ce radieux visage d'une distinction incomparable, en voyant la candeur assise sur ce jeune front, et la beauté touchante écrite dans ces yeux si purs, on comprenait que le front pouvait s'entourer soudain d'une auréole de fierté, et que les yeux sauraient lancer, malgré leur douceur, des éclairs de colère ou de mépris.

Pauline avait des mains de duchesse, et des pieds trop petits pour la pantoufle de Cendrillon.

M. Talbot ressemblait à Pauline autant qu'un vieillard peut ressembler à une jeune fille.

Il était grand, et sa taille, quoiqu'un peu courbée par l'âge, restait majestueuse encore. Ses cheveux blancs comme de la neige et qu'il portait roulés sur ses tempes, selon la mode du temps, encadraient le haut d'une figure pâle, remarquablement belle autrefois, mais dont les rides innombrables et prématurées. M. Talbot n'avait pas plus de soixante ans, présentaient les signes irrécusables laissés par de longues douleurs et de profonds chagrins.

M. Talbot avait en effet beaucoup souffert; nous ne tarderons pas à savoir pourquoi.

Son visage dévasté conservait une expression sinistre et dédaigneuse, du moins imposante et pleine de noblesse. Son regard, plein de droiture et de loyauté, exprimait souvent la tristesse; il souriait rarement et son sourire n'était exempt d'amertume que lorsqu'il regardait sa fille.

Les vêtements intérieurs de M. Talbot, comme ses habits de promenade, étaient d'une propreté irréprochable, mais d'une simplicité voisine de la pauvreté.

Le mobilier de l'humble logis ressemblait au costume du maître; il était décent, mais surtout modeste, à l'exception de deux ou trois meubles, anciens déjà, d'une suprême élégance et d'une valeur considérable, débris d'une opulence disparue, épaves sauvées d'un grand naufrage...

Le petit salon dans lequel Pauline venait de rejoindre son père était plein de lumières, et semblait presque somptueusement paré, grâce aux joyeux rayons du soleil couchant qui se glissait, sans façon, par la fenêtre ouverte, en hâtes certains d'être bien accueillis, et, grâce surtout à de grands vases remplis des plus belles fleurs du jardin.

—Eh bien, chère enfant, demanda M. Talbot à sa fille après l'avoir embrassée à plusieurs reprises, qu'as-tu donc fait de cette bonne madame Audoin?

Pauline allait répondre, mais la digne gouvernante ne lui en laissa pas le temps.

—Me voici... me voici... dit-elle d'une voix essoufflée apparaissant dans l'encadrement de la porte. J'étais un peu en arrière. Que voulez-vous, ce n'est pas ma faute... je n'ai plus mes jambes de seize ans, comme notre chère fille, et puis il m'a fallu m'arrêter dans le jardin et ramasser cette mante que la petite folle abandonnait pour arriver plus vite auprès de son père... Ah! quelle enfant! bonté divine, quelle enfant!

—Allons, allons, ma bonne Audoin, ne gronde pas... répliqua Pauline en riant; et elle quitta M. Talbot pour aller embrasser la gouvernante, courte et massive personne chargée d'années et d'embonpoint, dont la figure ronde, aux traits vulgaires et incorrects, était cependant agréable et sympathique, tant les rayonnements d'une belle âme l'illuminaient.

La jeune fille revint ensuite au vieillard; elle s'assit à côté de lui, elle lui prit les deux mains, elle le regarda dans les yeux avec une expression tendre et câline, et elle lui dit:

—Bon père, j'ai quelque chose à te demander.

—Quelque chose que tu désires que je fasse?

—Oui.

—Eh bien! parle, chère enfant, répliqua M. Talbot, et tu sais bien que, s'il est en mon pouvoir de te satisfaire, je serai plus heureux que toi.

Pauline récompensa par un baiser ces encourageantes paroles, puis elle reprit:

—Il faut d'abord que je t'apprenne qu'aujourd'hui notre bonne ville de Paris n'a pas du tout sa physionomie habituelle. Tu as eu bien tort de rester à la maison au lieu de venir avec nous à la place Royale! les rues regorgent de monde et les passants semblent tout joyeux: Les femmes sont parées, les hommes ont mis leurs plus beaux habits; on rit, on chante, on s'embrasse, il y a des drapeaux aux fenêtres et chacun prépare des lanternes et des lanternes de toutes les couleurs pour l'illumination de ce soir.

—Ce que tu me dis là n'a rien qui m'étonne... interrompit M. Talbot, aujourd'hui c'est fête à Paris, et grande fête en l'honneur du mariage de monseigneur le Dauphin...

—Puisque tu sais cela, bon père, sais-tu aussi

de quoi tout le monde s'occupe, partout, sans exception dans les rues, sur la place Royale et jusque dans la cour de notre maison?

—Non, en vérité... répondit le vieillard.

—Eh bien, il n'est question que du feu d'artifice qui sera tiré ce soir, à neuf heures précises, sur la place Louis XV, en présence du roi, du Dauphin, de la Dauphine et de toute la cour.

—Ah! ah! fit M. Talbot en souriant, il paraît que ce feu d'artifice alimente très activement les discours des cents voix de la Renommée.

—Oui, bon père, et n'y a-t-il pas de quoi?... Chacun dit, chacun répète que, depuis la création du monde jusqu'à ce jour, 30 mai 1770, jamais spectacle aussi merveilleux que celui dont les Parisiens jouiront ce soir, n'a été offert aux regards éblouis des simples mortels.

—Ne pourrait-on soupçonner là-dedans quelque peu d'exagération? demanda le vieillard.

—De l'exagération! s'écria Pauline, pas la moindre! Deux dames causaient ensemble, tout à l'heure, sur un banc à côté de nous. L'une d'elles est allée ce matin, avec un des échevins de la ville, visiter les préparatifs de la place Louis XV, et elle racontait à son amie ce qu'elle avait vu. Je ne puis te répéter tout ce qu'elle disait, mais je sais bien que j'en avais la tête tournée, et qu'il me semblait entendre la lecture d'un conte de fée... Bref, bon père, depuis ce moment-là je suis folle...

—Eh bien! chère Pauline, comment te guérir de ta folie?

—Oh! le remède n'est pas difficile à trouver...

—Pour toi qui le connais, oui, sans doute, mais moi je l'ignore, et je t'engage à me l'indiquer.

—Ceci nous amène tout droit à la requête qu'il faut que je t'adresse et que je te supplie d'accueillir.

—Et cette requête?

Pauline embrassa son père, puis, d'une voix que la violence de son désir et la crainte d'un refus rendaient un peu tremblante, elle murmura:

—C'est de me conduire ce soir au feu d'artifice.

M. Talbot, en entendant sa fille formuler une demande à laquelle il était loin de s'attendre, ne put empêcher une vive contrariété de se peindre sur son visage.

Pauline, jugeant habile de combattre à l'instant même cette hésitation, se hâta d'ajouter:

—Mon père, tu sais que je ne te demande jamais rien, que je me trouve la plus heureuse fille auprès de toi et de l'excellente madame Audoin, et que je ne regrette ni notre fortune, ni notre hôtel, ni nos carrosses... Songe cependant, qu'étant petite fille, j'avais des plaisirs continuels, des distractions de chaque jour, songe que rien de tout cela n'existe plus aujourd'hui, et accorde-moi la seule chose qui, dans notre vie nouvelle, m'inspire le plus ardent désir que j'aie éprouvé jamais.

M. Talbot poussa un profond soupir.

—Tu as raison, chère fille, dit-il lentement et avec une évidente mélancolie, moi qui te devais une fortune et qui n'ai pas su la conserver pour toi, je serais coupable en te refusant les seules joies qu'il me soit encore possible de te donner.

Dans ces paroles un peu tristes, Pauline ne vit qu'une seule chose: le consentement de son père.

—Ah! s'écria-t-elle avec une joie enfantine, quel bonheur! tu n'as pas refusé!... Je te remercie de tout mon cœur, et je vais t'embrasser cent fois!

—Je n'ai refusé ni consenti, chère Pauline, répliqua M. Talbot, tu décideras toi-même, et je ferai ce que tu voudras, quand tu sauras pourquoi j'hésitais, et quand tu m'auras répondu.

—Alors, bon père, parle vite, je t'en conjure... J'attends ce que tu vas me dire avec une impatience dont tu n'as pas d'idée...

—La pensée de te conduire la nuit, au milieu d'une foule immense, m'inquiète et m'épouvante, je l'avoue.

—Pourquoi donc?

—Je ne suis plus jeune... les chagrins m'ont usé plus encore que les années, et si tu courais un danger quelconque, la force me manquerait pour te faire respecter et pour te défendre.

—Eh, bon Dieu! quel danger pourrais-je courir.

—Ne sais-tu pas que des gens malintentionnés se glissent partout où il y a de grands rassemblements.